



Rursus

Poétique, réception et réécriture des textes antiques

2 | 2007

Le modèle animal (II)

L'araignée, le lézard et la belette : versions grecques du mythe d'Arachné

Sylvie Ballestra-Puech



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rursus/97>

DOI : 10.4000/rursus.97

ISSN : 1951-669X

Éditeur

Université Nice-Sophia Antipolis

Référence électronique

Sylvie Ballestra-Puech, « L'araignée, le lézard et la belette : versions grecques du mythe d'Arachné », *Rursus* [En ligne], 2 | 2007, mis en ligne le 04 mai 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rursus/97> ; DOI : 10.4000/rursus.97

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Rursus

L'araignée, le lézard et la belette : versions grecques du mythe d'Arachné

Sylvie Ballestra-Puech

- 1 Si l'origine grecque du mythe d'Arachné que raconte Ovide au début du livre VI des *Métamorphoses* ne fait guère de doute, on en est réduit aux conjectures en ce qui concerne les transformations qui ont pu s'opérer entre la ou les versions grecques et la version ovidienne. Seule certitude : Ovide n'invente pas le conflit d'Athéna et d'Arachné car, quelques dizaines d'années plus tôt, Virgile a caractérisé l'araignée comme « odieuse à Minerve »¹ (*invisa Minervae*), sans toutefois préciser la cause du courroux de la déesse. Cette expression s'accorde fort bien au récit d'Ovide mais aussi à la version dite « attique » du mythe, telle qu'on la trouve dans une scholie des *Thériaques* de Nicandre de Colophon. Il est impossible de dater précisément cette scholie² et notamment de savoir si la version qu'elle rapporte est antérieure ou postérieure à celle d'Ovide. Les opinions émises à ce sujet engagent l'interprétation du mythe et de son origine. Pour János György Szilágyi, la version grecque est un récit étiologique caractéristique de la période hellénistique tandis que la version ovidienne témoignerait d'une origine plus ancienne, remontant au moins à l'époque archaïque de rivalité entre l'artisanat grec et l'artisanat d'Asie mineure³. Cette lecture historique du mythe était déjà celle de Robert Graves⁴. Elle s'appuie notamment sur l'origine lydienne d'Arachné chez Ovide⁵, que l'on retrouve chez Pline l'Ancien⁶ tandis que Nonnos de Panopolis fait d'Arachné une Perse⁷ et Héliodore une Sère⁸. Cependant, si des circonstances historiques ont pu déterminer le cadre géographique du récit mythique, celui-ci ne se réduit pas pour autant à la simple transposition de ces circonstances. Aussi Ioanna Papadopoulou-Belmehdi, qui replace la version « attique » dans le contexte de la symbolique du tissage féminin, la considère-t-elle comme « plus ancienne » que celle d'Ovide, « enracin[ant] le mythe en plein sol athénien »⁹. Mais il existe aussi une troisième version, vraisemblablement d'époque alexandrine, qui l'associe au devin Tirésias et attribue la métamorphose au courroux d'Aphrodite. Ces deux versions peu connues présentent, entre autres points communs, celui de relier l'araignée à d'autres animaux qui entrent pour les Grecs dans la catégorie

des rampants, reptiles ou petits quadrupèdes, tels la souris et la belette. La comparaison de ces différentes versions invite donc à s'interroger sur la proximité fantasmatisques qui rassemble dans l'imaginaire méditerranéen des animaux si distants pour la zoologie moderne.

I. L'araignée et la tarente : variations sur deux scholies des *Thériaques*

2 La version « attique » du mythe d'Arachné serait donc, selon Ioanna Papadopoulou-Belmehdi, celle que rapporte une scholie portant sur le vers 12 des *Thériaques* de Nicandre :

3 ὁ δὲ Ζηνοδότειος Θεόφιλος ἱστορεῖ ὡς ἄρα ἐν τῇ Ἀττικῇ δύο ἐγένοντο ἀδελφοί, Φάλαγξ μὲν ἄρσην, θήλεια δὲ Ἀράχνη τοῦνομα. Καὶ ὁ μὲν Φάλαγξ ἔμαθε παρὰ τῆς Ἀθηνᾶς τὰ περὶ τὴν ὀπλομαχίαν, ἡ δὲ Ἀράχνη τὰ περὶ τὴν ἱστοποιίαν· μιγέντας δὲ ἀλλήλοις στυγηθῆναι ὑπὸ τῆς θεοῦ καὶ μεταβληθῆναι εἰς ἔρπετά, ἃ δὴ καὶ συμβαίνει ὑπὸ τῶν ἰδίῳν τέκνων κατεσθίεσθαι.¹⁰

Théophile, élève de Zénodote, raconte qu'il y avait en Attique un frère et une sœur ; le garçon s'appelait Phalanx et la fille Arachné. Phalanx avait reçu l'enseignement d'Athéna dans le domaine de la guerre, Arachné dans celui du tissage. Mais ils se sont unis dans l'inceste, qui les a rendus odieux à Athéna. La déesse les a métamorphosés en animaux rampants voués à être dévorés par leurs enfants.

4 Ioanna Papadopoulou-Belmehdi cite ce texte mais en omettant le début de la première phrase qui attribue cette version du mythe à un auteur particulier, élève d'un historien mentionné par Plutarque¹¹. Or la précision paraît d'autant plus importante qu'une scholie portant sur un vers précédent relate, sans en préciser la source, une version beaucoup plus proche de celle d'Ovide : « On dit qu'Arachné se querella avec Athéna au sujet de ses travaux, étant autrefois une femme, et qu'à cause de cela elle fut métamorphosée en l'animal qu'elle est à présent »¹². La prise en compte des deux scholies rend difficile l'attribution à Nicandre d'une version qui semble plutôt signalée comme une curiosité, se démarquant d'une tradition plus répandue. Cependant même si l'on renonce à y voir, comme le fait Ioanna Papadopoulou-Belmehdi, « la » version athénienne dont Ovide proposerait une « version édulcorée », elle n'en constitue pas moins un témoignage du plus grand intérêt, la frontière entre création et réception tendant souvent à s'abolir lorsqu'il s'agit du mythe.

5 Le début du récit semble instaurer une stricte séparation entre les sexes et les activités qui les caractérisent, conformément à un adage connu depuis Homère : « la guerre aux hommes, le tissage aux femmes »¹³. Pourtant c'est une seule et même déesse, Athéna, qui préside à l'activité militaire et au tissage. Cette union serait-elle un privilège divin, interdit aux mortels ? La faute qui provoque la colère d'Athéna est ici l'union incestueuse du frère et de la sœur, tandis que le châtement fait apparaître une autre transgression, concernant cette fois l'ordre des générations : les araignées dévorent leurs géniteurs. Selon Ioanna Papadopoulou-Belmehdi, « la mythologie autour du tissage des jeunes filles au service d'Athéna en fait une barrière contre l'*éros* ». La métamorphose en araignée sanctionne alors l'irruption dans le domaine de la vierge Athéna d'une composante érotique nécessairement placée sous le signe de la monstruosité.

- 6 On peut remarquer aussi que, dans cette version du mythe, le tissage n'est associé qu'à la jeune fille Arachné, tandis que le produit de la métamorphose est défini par deux traits inquiétants : c'est un animal « rampant » (ἔρπετόν) et de surcroît cannibale. La première de ces caractéristiques mérite de retenir l'attention : le mot désigne, chez Homère notamment, tout animal par opposition à l'homme¹⁴ mais aussi, plus particulièrement, dans la langue classique, les reptiles et surtout le serpent¹⁵. Il faut ici revenir au poème de Nicandre en fonction duquel les scholies prennent leur sens. Comme son titre l'indique et comme les premiers vers le précisent, cette œuvre didactique s'attache à la description des bêtes sauvages, des blessures qu'elles infligent et des remèdes qui guérissent celles-ci. Elle comporte donc une section consacrée aux piqûres des araignées, objet de croyances superstitieuses dont beaucoup ont survécu dans le bassin méditerranéen, comme en témoigne le tarentisme¹⁶. Or, juste après son préambule, Nicandre regroupe araignées et reptiles dans une même catégorie¹⁷. La justification de ce regroupement est clairement d'ordre mythologique : araignées et reptiles seraient nés du sang des Titans que les dieux de l'Olympe ont emprisonnés sous la terre après qu'ils eurent été écrasés sous les pierres¹⁸. Sans doute cette filiation figurait-elle dans la *Titanomachie*, poème que Nicandre attribuait à Hésiode¹⁹. Elle a sans doute pour origine l'observation que reptiles et araignées, dans un paysage méditerranéen, se rencontrent fréquemment entre les pierres et peuvent sembler sortir de la terre. Pourtant ce mythe étiologique semble avoir plongé dans la perplexité les scholiastes, si l'on en juge par les deux scholies qu'il a suscitées. La première, qui attribue la métamorphose d'Arachné à sa rivalité avec Athéna, concerne le mot φαλάγγια qu'elle définit comme « εἶδος μικρῶν ὄφεων ». φαλάγγιον, diminutif de φάλαγξ, est donné pour une sorte d'ὄφις mot dont la signification la plus ancienne et la plus courante est « serpent », mais qui a aussi celui de « plante » dans le corpus hippocratique, sans doute à partir d'une analogie formelle. Or le mot φαλάγγιον désigne la tarentule mais aussi la phalangère ou anthéric rameux, plante qu'on employait contre les piqûres de la tarentule. On a donc le choix entre deux traductions, toutes deux problématiques, pour le début de cette scholie²⁰. L'une donne un énoncé acceptable d'un point de vue scientifique : « la phalangère est une sorte de petite plante » mais d'une part, elle suppose que l'on choisisse pour les deux substantifs un sens rare ; d'autre part, elle paraît tout à fait incongrue par rapport au vers qu'elle commente et surtout elle s'enchaîne fort mal avec la suite de la scholie, qui oppose au mythe étiologique de Nicandre un autre mythe étiologique, celui de la métamorphose d'Arachné. La seconde lecture respecte davantage la cohérence de la scholie et sa pertinence par rapport au texte commenté même si elle paraît aberrante au regard de la zoologie moderne : « la tarentule est une sorte de petit serpent ». Pour un lecteur méridional cet énoncé est cependant loin d'être absurde : la « tarente » est, en effet, une espèce de lézard, plat et gris, que l'on voit fréquemment sur les murs des maisons de la côte méditerranéenne. Le *Trésor de la Langue Française* précise que « tarente » est attesté en français depuis le XIIe siècle, dans le sens de « grosse araignée venimeuse », et depuis 1721 pour désigner une espèce de lézard, le gecko. Le premier sens dérive soit de l'italien *tarantola* (tarentule), attesté à partir du XVe siècle chez Leonard de Vinci, mot qui vient lui-même du nom de la ville de Tarente, *Taranto*, ancienne colonie spartiate dont le nom (Τάρας, αντος) apparaît notamment chez Hérodote et Thucydide, soit directement du grec. Le second sens est considéré comme résultant d'un emprunt au provençal *taranto* « le nom de l'araignée ayant servi à désigner aussi ce lézard qui avait la réputation de mordre les humains »²¹. On peut alors se demander si c'est vraiment en araignée et pas plutôt en tarente que

Phalanx est métamorphosé. Pour les humanistes, en tout cas, il ne semble y avoir aucun doute. Lorsque Jacob Micyllus traduit en latin la scholie, il considère que c'est en reptiles que les amants incestueux ont été métamorphosés :

Apud Zenodotum, ut quidem in commentariis Nicandri citatur, in hunc modum de Arachne traditur. Fuisse Arachnen et Phalangem Atticos, illius hunc fratrem, ambos a Pallade edoctos, hunc videlicet ὀπλομαχίαν, illam texendi artem. Sed quod nefando concubitu inter se coniissent, diis invisos factos, et ob id in reptilia conversos. Postremo a liberis suis etiam devoratos.²²

Chez Zénodote, cité dans les commentaires de Nicandre, voici ce qui est rapporté au sujet d'Arachné : Arachné et Phalanx étaient des Athéniens, le second étant le frère de la première ; tous deux reçurent l'enseignement de Pallas, lui dans l'art de la guerre, de toute évidence, elle dans celui du tissage. Mais comme ils s'unirent d'une union interdite, ils s'attirèrent la vindicte des dieux et furent pour cela transformés en reptiles. Enfin ils furent dévorés par leurs propres enfants.

- 7 Le récit de Zénodote devient alors pour le mythographe Natale Conti une « fable sur l'origine des serpents » (fabulam [...]de ortu serpentum)²³. Les deux humanistes traduisent ἔρπετά par reptiles ou serpents mais n'envisagent pas la possibilité que la catégorie puisse inclure les araignées. Si, pour la zoologie moderne, les reptiles et les arachnides sont deux classes fort éloignées, tandis que la tarentule n'est qu'une espèce d'araignée, dans les textes grecs, en revanche, la distinction entre ἀράχνη et φαλάγγιον semble importante alors qu'un même mot peut désigner à la fois un reptile et un arachnide. Reste à préciser sur quel critère se fonde cette distinction. Au début du développement qu'Aristote consacre à ces animaux²⁴ se dessine une opposition entre, d'une part, les φαλάγγια « qui mordent » et ne tissent pas, ou très grossièrement, d'autre part, les ἀράχνια dont l'art du tissage est loué. Ce mouvement se retrouve chez Plin l'Ancien, grâce auquel nous disposons d'une lecture antique du passage d'Aristote :

Araneorum his non absurde jungatur natura, digna vel praecipua admiratione. Plura autem sunt genera nec dictu necessaria in tanta notitia. Phalangia ex iis appellantur quorum noxii morsus, corpus exiguum, varium, acuminatum, adsultim ingredientium.

Il n'est pas hors de propos de joindre ici l'histoire des araignées, qui mérite une admiration toute particulière. Il y en a plusieurs espèces, du reste trop connues pour qu'il soit nécessaire de les nommer. On appelle *phalanges* celles dont la morsure est venimeuse, le corps petit, bigarré, pointu, et qui avancent par bonds.²⁵

- 8 Chez Nicandre, qui s'intéresse aux bêtes venimeuses et aux antidotes contre leurs piqûres, n'apparaît justement que le terme φαλάγγια, jamais ἀράχνια, si bien que l'un des critères distinguant les deux catégories pourrait bien être, comme le dit Plin, la nocivité.
- 9 Si l'on revient maintenant au mythe étimologique de la scholie, on constate qu'il s'accorde parfaitement avec ces données : le tissage qui était le domaine d'Arachné reste celui des ἀράχνια mais demeure étranger aux φαλάγγια, comme il l'était à Phalanx. De surcroît, le thème guerrier lié à Phalanx peut être mis en relation avec le caractère venimeux qui est attribué à l'animal. Enfin le φαλάγγιον, qui ne tisse pas de toile et poursuit sa proie en courant, peut être aussi bien une tarentule qu'une tarentule.
- 10 Associant à l'étude des lexiques français, italien et corse celle des philosophes grecs mais aussi l'enquête ethnologique, Max Caisson²⁶ arrive à des conclusions qui éclairent singulièrement nos scholies et plus généralement peut-être le mythe d'Arachné, alors même qu'il ne prend en compte ni les premières ni le second. Il montre surtout que l'« insaisissable entité » qui reçoit, entre autres, le nom de tarentule, « est une entité

bipolaire, tantôt fémino-masculine, tantôt masculo-féminine » et que « cette bipolarité s'exprime mythiquement dans des antagonismes ». En effet, chez les naturalistes antiques, le lézard et l'araignée se ressemblent « comme des ennemis. Comme des antidotes : *similia similibus curantur*. Comme l'image dans le miroir : semblable, et pourtant inversée ». N'est-ce pas cet étrange rapport, mêlant similitude et antagonisme, qu'exprime, dans le mythe étiologique, le motif du cannibalisme : le semblable est tué comme un ennemi mais incorporé à soi, donc annulé en tant qu'autre. Si le début du récit témoigne d'une tentative d'instaurer une séparation entre féminin et masculin, celle-ci semble échouer dans la « mêlée » des corps sanctionnée par la métamorphose en animaux cannibales. Guerre et prédation s'associent d'ailleurs dans la notation d'Aristote à laquelle Max Caisson emprunte le titre de son article : « guerre encore entre le stellion et l'araignée, car le stellion dévore l'araignée »²⁷. Mais, dans un mouvement symétrique, l'araignée est aussi pour Aristote le prédateur du lézard qu'elle est supposée bâillonner de sa toile pour l'empêcher de mordre avant de le piquer²⁸. Le stellion est, comme son nom l'indique, un lézard tacheté — comme la première catégorie de φαλάγγια—, particularité dont rend compte un autre mythe étiologique, rapporté par Nicandre et par Ovide, qui présente avec celui d'Arachné quelques traits communs susceptibles d'éclairer leurs enjeux.

- 11 Dans les *Thériaques*²⁹ Nicandre se contente de faire allusion à un mythe qu'il avait raconté, selon le témoignage d'Antoninus Liberalis, au quatrième livre de ses *Métamorphoses*³⁰. Mais la scholie correspondante éclaire l'allusion en fournissant deux versions du mythe. Avec celle d'Ovide, nous disposons donc de quatre versions qui concordent pour rattacher ce mythe à la quête de Déméter, privée de sa fille Perséphone, que l'hymne homérique qui lui est consacré, comme le souligne Max Caisson, compare à « une vieille femme que son grand âge prive du pouvoir d'enfanter et des dons d'Aphrodite qui aime les couronnes »³¹. C'est dans ce contexte que vient s'insérer le mythe étiologique du lézard :

Fessa labore sitim conceperat oraque nulli
 Colluerant fontes, cum tectam stramine vidit
 Forte casam parvasque fores pulsavit ; at inde
 Prodit anus divamque videt lymphamque roganti
 Dulce dedit, tosta quod texerat ante polenta.
 Dum bibit illa datum, duri puer oris et audax
 Constitit ante deam risitque avidamque vocavit.
 Offensa est neque adhuc epota parte loquentem
 Cum liquido mixta perfudit diva polenta.
 Combibit os maculas et, quae modo bracchia gessit,
 Crura gerit ; cauda est mutatis addita membris ;
 Inque brevem formam, ne sit vis magna nocendi,
 Contrahitur parvaque minor mensura lacerta est.
 Mirantem flentemque et tangere monstra parantem
 Fugit anum latebramque petit ; aptumque colori
 Nomen habet, variis stellatus corpora guttis.

- 12 Épuisée de fatigue, elle souffrait de la soif et aucune source n'avait humecté ses lèvres, lorsqu'elle aperçoit par hasard une cabane couverte de chaume ; elle frappe à son humble porte ; une vieille femme en sort qui, à la vue de la déesse demandant de l'eau, lui offre un doux breuvage qu'elle avait saupoudré avec de l'orge grillée. Tandis que la déesse boit ce qui lui est offert, un enfant, à l'air dur et insolent, s'est arrêté devant elle ; il se met à rire et l'appelle goulue. Offensée, elle lui lance, pendant qu'il parlait encore, ce qui restait du breuvage et répand sur lui l'orge mêlée au liquide. Son visage s'imprègne de taches ; ses bras font place à des pattes ; une queue s'ajoute à ses membres transformés ; son corps est

réduit à de faibles proportions pour qu'il ne puisse pas faire grand mal ; sa taille est inférieure à celle d'un petit lézard. La vieille femme étonnée pleure et cherche à toucher cet animal né d'un prodige ; mais il la fuit et court se cacher ; il porte un nom qui rappelle la couleur de son corps, constellé des gouttes qu'il a reçues çà et là.³²

- 13 Ovide raconte cette métamorphose dans le livre V, donc peu avant l'évocation d'Arachné au début du livre VI. Or on relève plusieurs traits communs entre les deux métamorphoses : l'une et l'autre sont provoquées par un liquide, l'une et l'autre impliquent une réduction mais alors que celle d'Arachné est sous le signe de la perte – des cheveux, du nez, des oreilles –, celle d'Ascalabos est sous celle de l'ajout : « à ses membres transformés s'ajoute une queue ».
- 14 La métamorphose d'Ascalabos est provoquée par un breuvage à base d'orge, céréale qui a dans l'Antiquité des connotations féminines et dont dérivent des termes latins évoquant le gonflement. Aussi Max Caisson rapproche-t-il ce mythe des croyances populaires relatives à l'orgelet : celui-ci « vient à l'œil qui a regardé – le regard porte l'envie, *invidia* – une femme enceinte ou a refusé de satisfaire son envie à elle, son envie de manger ou de boire, son avidité orale ». Le mythe d'Ascalabos obéit à une logique comparable même si les termes sont inversés : Ascalabos méprise au lieu d'envier, Déméter n'est pas une femme enceinte mais une vieille femme privée de son enfant. Dans l'imaginaire méditerranéen le stellion, lézard tacheté comme son nom l'indique, serait « un être qui, pour s'être moqué de celle qui prétend satisfaire sa soif d'enfants avec une bouillie d'orge, se trouve couvert de petits grains d'orge qui constellent sa peau ». Ce mythe témoignerait donc, toujours selon Max Caisson, d'un fantasme de grossesse masculine. Or le motif de la grossesse et de l'enfantement apparaît aussi dans la version ovidienne puisque, après sa métamorphose, Arachné n'est plus que ventre : *cetera venter habet*³³.
- 15 Max Caisson voit dans la confusion dont témoigne le lexique entre lézard et araignée « un point de vue masculin sur la féminité », renvoyant à « une peur masculine : celle d'une confusion féminine où les hommes perdraient leur virilité, leur vertu, *virtus*, c'est-à-dire leur sexe. [...] Avec ces *animalotti* remonte à la surface la puissance polymorphe des Mères indomptées ». Mais est-il vraiment possible d'attribuer ainsi à un point de vue masculin – ou aussi bien féminin – des récits mythiques qui témoignent précisément d'un déni fantasmatique de la différence des sexes ? Il est évidemment très difficile de répondre à cette question, qui rejoint celle de savoir qui parle dans le mythe. Max Caisson répond implicitement en notant que le regard masculin « est le regard culturellement dominant », ce qui soulève au moins deux autres questions : la première concerne le rapport du mythe et du contexte historique et social dans lequel il s'inscrit – l'étude du récit ovidien montre que le mythe n'est pas nécessairement assujéti à l'idéologie dominante, qu'il peut aussi être un instrument de remise en question, que là réside peut-être même sa vocation ; la seconde concerne l'hypothèse d'une bisexualité psychique de l'être humain, souvent formulée dans la pensée occidentale³⁴. Or celle-ci joue un rôle central dans l'autre version grecque du mythe.

II. D'Arachné à Arachnos : l'araignée et la belette

- 16 Dans son commentaire de l'*Odyssée*, Eustathe de Thessalonique résume un poème élégiaque consacré à Tirésias, qu'il attribue au poète alexandrin Sostrate³⁵. Il est possible que ce poème ait en réalité pour auteur Ptolémée Chennos, grammairien et mythographe de la fin du premier siècle de notre ère, dont on sait qu'il aimait transformer les mythes

connus et s'inventer des sources. Ce poème évoquait les sept périodes de la vie du devin, marquées chacune par une métamorphose. Celle qui nous intéresse est la dernière. Tirésias a été pris pour juge d'un concours de beauté opposant Aphrodite et les trois Charites – qui rappelle évidemment, peut-être sur le mode parodique, le jugement de Pâris – ; Aphrodite, furieuse de se voir préférer l'une des Charites, nommée justement Belle (Καλή), a métamorphosé Tirésias en vieille femme :

- 17 ὄθεν τὴν μὲν Ἀφροδίτην χολωθεῖσαν μεταβαλεῖν αὐτόν εἰς γυναῖκα χερνήτιν γραῖαν, τὴν δὲ Καλὴν χαίτας αὐτῆ ἄγαθὰς νεῖμαι καὶ εἰς Κρήτην ἀπαγεῖν, ἔνθα ἐρασθῆναι αὐτῆς Ἄραχνον, καὶ μιγέντα αὐχεῖν τῆ Ἀφροδίτῃ μιγεῖναι. ἐφ' ᾧ τὴν δαίμονα ὀργισθεῖσαν τὸν μὲν Ἄραχνον μεταβαλεῖν εἰς γαλῆν, Τειρεσίαν δὲ εἰς μῦν, ὄθεν καὶ ὀλίγα, φησὶν, ἐσθίει, ὡς ἐκ γράος, καὶ μαντικός ἐστι διὰ τὸν Τειρεσίαν.

Aphrodite courroucée métamorphosa Tirésias en vieille fileuse mais Kalè lui fit don de beaux cheveux et la conduisit en Crète, où Arachnos s'éprit d'elle et, s'étant uni à elle, se vanta de s'être uni à Aphrodite. Irritée la déesse métamorphosa Arachnos en belette et Tirésias en souris, d'où vient que cet animal, à ce qu'on dit, mange peu, comme une vieille femme, et possède le don de divination comme Tirésias.

- 18 Si la métamorphose de Tirésias en souris est doublement justifiée par la frugalité supposée de l'animal et la prescience qui lui est attribuée, celle d'Arachnos en belette ne fait, en revanche, l'objet d'aucune justification. On peut néanmoins reconstituer la logique fantasmatique de cette métamorphose. La belette appartient, comme l'araignée, à la catégorie des rampants. De même que la tarente témoignait de la persistance de l'association imaginaire entre lézard et araignée, la musaraigne, dérivant du latin *musaranea* – littéralement « souris-araignée » – révèle l'analogie perçue entre le petit rongeur insectivore qu'elle désigne et l'araignée. Or musaraigne se dit en grec μυγαλῆ (littéralement « souris-belette »)³⁶ qui a donné, par l'intermédiaire du latin, mygale³⁷. On considère généralement³⁸ que la formation du mot *musaranea* ainsi que l'utilisation du mot mygale pour désigner une araignée reposent sur la comparaison implicite entre la morsure venimeuse des animaux en question. De fait, Aristote et Nicandre insistent sur la morsure de la musaraigne³⁹. Après ce détour lexicologique, la métamorphose d'Arachnos paraît moins insolite : Tirésias est métamorphosé en souris (μῦς), son amant en belette (γαλῆ) ; la réunion des deux donne la musaraigne (μυγαλῆ).

- 19 Cependant le principal intérêt de ce fragment réside dans les similitudes que l'on peut relever entre le récit de cette double métamorphose et la fin de la version « attique » du mythe d'Arachné : la métamorphose de Phalanx et d'Arachné sanctionne une union sexuelle tout comme celle de Tirésias et d'Arachnos. Arachné était une jeune fileuse, Tirésias a été métamorphosé en vieille fileuse. Il est alors tentant de rapprocher Phalanx et Arachnos. Si l'on retient l'hypothèse que Phalanx est métamorphosé en tarente et Arachné en araignée, les deux amants sont donc transformés en deux animaux entre lesquels existe un double rapport de similitude et d'antagonisme, chacun étant considéré comme un prédateur de l'autre. Or il en va de même de la belette et de la souris : tous deux appartiennent à la catégorie des rampants et la belette mange les souris⁴⁰. La fable d'Ésope bien connue, « Aphrodite et la belette »⁴¹ raconte comment Aphrodite a accédé à la prière d'une belette amoureuse d'un jeune homme en la métamorphosant en femme. Mais elle lâcha une souris dans la chambre nuptiale et l'épousée bondit hors du lit pour la capturer et la dévorer. Courroucée, la déesse lui rendit sa forme initiale. Élien rapporte un autre récit mythique relatif à la belette qui l'associe aussi à la sexualité féminine sous le signe de l'excès⁴².

- 20 Or la double métamorphose d'Arachnos et de Tirésias, comme celle de Phalanx et d'Arachné, intervient au terme d'un récit manifestement centré sur la question de l'identité sexuelle : Tirésias se caractérise, dans le récit attribué à Sostrate, comme dans les autres versions du mythe, par son expérience de l'un et l'autre sexe. D'après ce qu'en dit Eustathe, le poème de Sostrate renchérisait sur ce thème puisque chacune des sept métamorphoses de Tirésias impliquait un changement de sexe. Celle qui nous intéresse ne déroge pas à cette règle : la vieille femme est transformée en souris (μῦς est masculin) et Arachnos est métamorphosé en belette, animal associé au féminin non seulement par le genre de son nom mais aussi par sa dimension fantasmatique comme on vient de le voir. Le fait qu'Arachnos s'unisse à une vieille femme peut être mis en relation à la fois avec le motif de l'inceste associé à la mise à mort des parents par les enfants dans la version « attique » du mythe d'Arachné, et avec le mythe d'Ascalabos où Déméter apparaît sous les traits d'une vieille femme, ayant perdu le pouvoir d'enfanter. Cette union est sanctionnée par la métamorphose en belette qui, dans l'imaginaire grec, est un être qui conçoit par l'oreille et enfante par la bouche.
- 21 Le mythe étiologique qui rend compte de ce singulier mode de reproduction figurait lui aussi dans le quatrième livre des *Métamorphoses* de Nicandre, toujours selon Antoninus Liberalis qui s'en inspire⁴³ et il est aussi raconté par Ovide. Il s'agit encore de femme et d'enfant mais Déméter à la recherche de sa fille est remplacée par Alcmène enceinte d'Héraclès. Héra, pour se venger de celle qui fut, à son insu, l'amante de Zeus, a convaincu Ilithye, la déesse qui préside aux accouchements — Lucine pour les Romains — et les Moires, dans la version grecque, d'empêcher sa délivrance. Mais Galanthis — Galinthias chez Antoninus Liberalis —, la blonde servante d'Alcmène, réussit à sauver sa maîtresse en faisant croire aux déesses que l'accouchement venait d'avoir lieu. Sous le coup de la surprise, elles relâchèrent leurs mains, ce qui permit la délivrance d'Alcmène. Cette ruse lui valut d'être métamorphosée en belette⁴⁴.
- 22 Dans la version ovidienne, c'est le rire de la jeune fille qui provoque le courroux de la déesse, ce qui rappelle la colère de Déméter suscitée par la moquerie du jeune Ascalabos. En outre, les circonstances de la métamorphose montrent bien que la belette est surtout perçue en tant qu'animal rampant : Lucine traîne Galanthis par ses cheveux et la métamorphose en belette, ce qui l'empêche de se relever (*e terra corpus relevare volentem / Arcuit*). La mention de la terre rappelle le mythe étiologique de Nicandre pour qui araignées et reptiles sont nés du sang des Titans emprisonnés sous la terre. Enfin le motif de la belle chevelure de Galanthis se retrouve dans le récit que fait Sostrate de la métamorphose d'Arachnos, mais associé à Tirésias. Il est possible qu'il ait une signification en relation avec l'enfantement : en effet, Ovide nous apprend dans les *Fastes* qu'on dénouait les cheveux de la parturiente pour faciliter l'accouchement⁴⁵ et la ruse de Galanthis a consisté à obliger les déesses à dénouer leurs mains.
- 23 On retrouve donc dans les récits mythiques relatifs à la belette la confusion entre l'oral et le génital déjà relevée à propos de l'araignée et du lézard. Or le lexique témoigne aussi d'une proximité sinon d'une confusion entre la belette (féminin γαλεή/ γαλή et plus rarement masculin γαλεός) et le lézard moucheté (γαλεός ΟΥ γαλεώτης). Immédiatement avant le récit de la métamorphose d'Ascalabos, on lit dans la scholie des *Thériaques* : τὸν δὲ ἀσκαλαβώτην γαλεώτην οἱ Ἀττικοὶ καλοῦσιν. Ἔοικε δὲ σαύρα. ⁴⁶ (L'*ascalabotès* s'appelle en Attique *galeotès*. Il ressemble au lézard).

- 24 Max Caisson note que le singulier mode de reproduction prêté par les croyances populaires au lézard comme à la belette « permet aux rejetons, en cas de besoin, de rentrer dans le sein maternel et de naître ensuite à nouveau par la bouche ». Il suggère surtout que si le lézard est parfois un attribut d'Athéna, c'est en raison de la manière dont elle fut engendrée, Zeus ayant avalé sa mère Métis⁴⁷. Se pose alors la question de savoir quelle relation on peut établir entre la question de la différence des sexes, qui semble jouer un rôle central dans toutes les croyances relatives aux rampants et les autres composantes du mythe d'Arachné, telles qu'elles apparaissent notamment dans la version transmise par Ovide. Les divergences d'appréciation entre Nicole Loraux et Luc Brisson autour du mythe de Tirésias peuvent ici nous guider dans la mesure où les deux mythes se rencontrent dans la version de Sostrate — que Nicole Loraux ne prend pas en compte, du moins explicitement. Aussi Luc Brisson s'est-il également intéressé à des animaux relevant de la catégorie des rampants qu'il associe à la divination : « Il faut se rendre à l'évidence, il existe un bestiaire caractéristique de la divination, qui comprend d'abord le serpent, puis la souris, le lézard, la taupe et le blaireau ». Ce critère ne permet pas, semble-t-il, d'inclure l'araignée puisqu'il n'existe pas, dans la littérature grecque antique, à ma connaissance, de texte l'associant explicitement à la mantique. Il est vrai cependant que, dans les croyances populaires, « l'araignée peut briller par ses talents de divination »⁴⁸ et que, pour rester dans le domaine grec, la dimension fatidique qui s'attache au tissage, et dont témoignent les Moires, n'est sans doute pas étrangère à l'araignée. Mais dans le poème de Sostrate, Apollon enseigne à Tirésias la musique et non la divination⁴⁹, si bien que l'on pourrait être tenté de considérer qu'Arachné comme Tirésias se distinguent des autres mortels par une aptitude qui les rapproche des dieux, qu'il s'agisse de la mantique, attribut d'Apollon, ou de l'art du tissage, attribut d'Athéna.
- 25 Selon Luc Brisson, « la bisexualité successive, dans le cas de Tirésias n'est qu'un aspect [...] de sa fonction de médiateur », ce que conteste Nicole Loraux. Qu'en est-il pour Arachné ? On ne peut évidemment pas parler à son propos de fonction médiatrice au sens strict mais on doit reconnaître que dans la version la plus courante du mythe elle ne respecte pas la séparation entre humain et divin tandis que dans la version « attique », la séparation entre les sexes se confond avec celle des activités respectives de l'homme et de la femme que sont la guerre et le tissage, si bien que l'union incestueuse de Phalanx et d'Arachné peut aussi être pensée comme la réunion de deux activités qu'Athéna est la seule à pouvoir réunir. Luc Brisson passe sous silence cette version du mythe mais explique l'introduction d'Arachnos dans le poème de Sostrate par le parallèle qu'on peut instaurer entre le défi que lance Arachné à Athéna, dans le récit d'Ovide, et celui qu'implique le comportement d'Arachnos envers Aphrodite : « En définitive, de même qu'Arachné avec Athéna, Arachnos défie Aphrodite sur son propre terrain : le plaisir sexuel. En effet, bien que Tirésias soit une vieille femme, elle n'en est pas moins désirée par Arachnos, qui s'unit à elle, déjouant ainsi toutes les prévisions d'Aphrodite qui, par la métamorphose qu'elle vient de faire subir à Tirésias, croit l'avoir définitivement privé de plaisir sexuel ». L'image de la fileuse relie de surcroît les deux récits.
- 26 Si l'on adopte le point de vue structural de Luc Brisson, une similitude supplémentaire apparaît entre la variante du mythe de Tirésias et celle du mythe d'Arachné que constitue le récit attribué à Sostrate : la confrontation entre Arachnos et Aphrodite se substitue à celle entre Arachné — ainsi que Phalanx, dans la version « attique », que son sexe masculin peut rapprocher d'Arachnos — et Athéna, tout comme celle de Tirésias et d'Aphrodite se substitue à celle de Tirésias et d'Athéna que relate le poème de

Callimaque. Dans cette version du mythe, en effet, c'est pour avoir surpris Athéna nue en train de se baigner en compagnie de la mère de Tirésias que celui-ci a été aveuglé et a reçu, à titre de compensation, le don de divination⁵⁰. Toujours selon Luc Brisson, le thème de la bisexualité apparemment absent de cette version se trouve réintroduit implicitement par le contraste entre l'apparence habituelle de la déesse, « guerrière, revêtue du casque et de l'égide, et armée d'un bouclier et d'une lance » et le corps féminin aperçu par Tirésias : « Il surprend cette nature féminine, qu'elle dissimule sous les signes extérieurs d'une fonction réservée à un sexe qui n'est pas le sien », ce qui nous ramène à l'expression de cette dualité à travers le couple constitué par Phalanx et Arachné, dans la version « attique ». Enfin, si l'on rapproche la métamorphose en belette d'Arachnos de la métamorphose en belette de Galinthias, on voit surgir la figure d'Héra, qui, par jalousie, a demandé à Ilithye et aux Moires chez Nicandre d'après Antoninus Liberalis, à Lucine chez Ovide, d'empêcher la délivrance d'Alcmène. Or Héra est celle qui, dans la version la plus connue du mythe de Tirésias, est responsable d'une cécité que Zeus a voulu compenser par le don de divination.⁵¹

- 27 Une fois de plus les rampants sont associés à la question de la différence des sexes et de l'union sexuelle comme dans la version « attique » du mythe d'Arachné puisque c'est pour avoir frappé de son bâton deux serpents en train de s'accoupler que Tirésias change de sexe à deux reprises. Le courroux d'Héra lorsqu'il confirme l'opinion de Zeus selon laquelle la volupté de la femme est plus grande que celle de l'homme s'explique, comme le rappelle Luc Brisson, par le fait qu'elle est l'antagoniste d'Aphrodite — ou de Vénus — « comme celle qui, dans les rapports de la femme avec l'homme, représente l'épouse, face à celle qui représente l'amante. Dans cette perspective, le jugement de Tirésias constitue, en fait, une reconnaissance éclatante de la part d'Aphrodite dans les rapports de la femme avec l'homme ».
- 28 Au terme de tous ces rapprochements, on constate que l'allusion au jugement de Pâris, que comporte le récit attribué à Sostrate, est loin d'être arbitraire. Qu'il s'agisse des différentes versions du mythe de Tirésias ou des différents témoignages relatifs à Arachné, le mortel ou la mortelle est toujours victime de l'une des trois déesses qui le punit pour ne pas avoir reconnu son absolue suprématie. Si l'on se limite aux trois versions du mythe où apparaît le nom d'Arachné ou d'Arachnos, on peut préciser que c'est toujours l'irruption d'Aphrodite, en tant que nom propre ou nom commun, qui constitue la transgression châtiée par la métamorphose : l'union sexuelle entre Phalanx et Arachné, celle entre Arachnos et Tirésias ou encore la tapisserie d'Arachné représentant les mortelles abusées par les dieux métamorphosés chez Ovide. Chez Ovide, Arachné et Tirésias sont punis non pour une transgression sexuelle mais pour ce qu'ils disent de la sexualité : les amours des dieux représentées sur la tapisserie d'Arachné⁵² sont aussi insupportables pour Athéna que le discours de Tirésias l'est pour Héra car l'un et l'autre affirment la toute-puissance d'Aphrodite.

NOTES

1. Virgile, *Georgiques*, IV, v. 246.
2. Annuciata Crugnola, qui a fourni la plus récente édition des scholies, émet seulement l'hypothèse qu'à partir de l'époque de Dioscoride, donc du milieu du Ier siècle après J. C., celles-ci étaient considérées comme une source d'information scientifique (*Scholia in Nicandri Theriaka cum glosis*, Milan, Istituto Editoriale Cisalpino, 1971, p. 31).
3. J. G. Szilágyi, article « Arachne » du *Lexicon iconographicum mythologiae classicae*, Zürich, Munich, Artemis, 1983, t. 2, p. 470.
4. Robert Graves, *Les Mythes grecs* [1958], trad. Mounir Hafez, Paris, Fayard, 1967, rééd. « Pluriel », 1989, t. 1, pp. 110-111.
5. Ovide, *Métamorphoses*, VI, v. 8-15.
6. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, 196, éd. et trad. R. Schilling, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1977, p. 53.
7. Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, XVIII, 214-215 ; XL, v. 303 et XLIII, v. 408-409.
8. Héliodore, *Éthiopiennes*, X, 25.
9. Ioanna Papadopoulou-Belmehti, « Tissages grecs ou le féminin en antithèse », *Diogène*, n° 167 (septembre 1994), p. 58.
10. *Scholia in Nicandri Theriaka*, 12 a p. 40.
11. Le passage figure dans les *Fragmenta historicorum graecorum*, éd. C. Müller, Paris, Didot, 1851, t. IV, p. 516. C. Müller conjecture qu'il a vécu sous Ptolémée Evergète dont le règne se situe entre 246 et 221.
12. *Scholia in Nicandri Theriaka*, 8a, p. 37.
13. Voir *Illiade*, VI, 490-493 et *Odyssée*, I, 356-359 et, pour une approche synthétique, Ioanna Papadopoulou-Belmehti, « Tissages grecs ou le féminin en antithèse ».
14. Voir *Odyssée*, IV, 417-418. Le mot désigne toutes les métamorphoses animales de Protée.
15. Le mot français dérive d'ailleurs, par l'intermédiaire du participe latin *serpens, entis*, de la même racine.
16. Sur le tarentisme voir, pour le domaine apulien, Ernesto de Martino, *La Terre du remords* [1961], trad. de l'italien par Claude Poncet, Paris, Gallimard, 1966 et, pour le domaine sarde, Clara Gallini, *La Danse de l'argia*, Lagrasse, Verdier, 1988.
17. Nicandre, *Les Thériaques*, v. 8-12, éd. et trad. Jean-Marie Jacques, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 2002, p. 2.
18. Hésiode, *Théogonie*, v. 713-735.
19. Voir Ignazio Cazzaniga, « Per Nicandro Colofonio la Titanomachia fu opera autentica di Esiodo ? », *Rendiconti dell'Istituto Lombardo*, n° 109 (1975), pp. 173-180.
20. Il est d'ailleurs significatif que cette proposition ait été omise sur l'un des manuscrits, dont le copiste, précise A. Crugnola, n'hésite pas à modifier le texte en fonction de ses connaissances.
21. Je n'ai trouvé aucune attestation de cette réputation au-delà du Moyen Âge. À ma connaissance, la tarente est au contraire considérée avec bienveillance comme un animal inoffensif et utile. En témoignent les évocations de Colette (*De la patte à l'aile*, recueil publié avec des dessins de René Chastel, aux éditions Corrêa, en 1943, et repris, dans *Autres bêtes*, Œuvres, éd. C. Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1986, pp. 189-190) et de Marie Cardinal (*Les Mots pour le dire*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1975, Le Livre de Poche, p. 121).
22. P. Ovidii Nasonis *Metamorphoseos libris quindecim, cum commentariis Raphaelis Regii. Adjectis etiam Annotationibus Iacobi Micylli nunc primum in lucem editis*, Bâle, Ioan. Hervagius, 1543, p. 132.

23. Natale Conti, *Mythologiae sive explicationum Fabularum libri X* [Venise, 1551], VI, 22, Paris, Crispin, 1623, pp. 647-648 ; *Mythologie c'est-à-dire Explication des Fables*, Extraite du latin de Noel Le Comte par Jean Osmont [Lyon 1597], Rouen, Sittart, 1611, pp. 530-531.
24. Aristote, *Histoire des animaux*, IX, 39, 622b, éd. et trad. Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1969, p. 111.
25. Plin l'ancien, *Histoire naturelle*, XI, § 79, p. 53.
26. Max Caisson, « Guerre encore entre le stellion de l'araignée... », *Etudes Corses*, n° 20-21 (1983), pp. 43-53.
27. Aristote, *Histoire des animaux*, IX, 1, 609 a.
28. *Ibid.*, IX, 39, 623 a, p. 113.
29. *Thériaques*, v. 483-487 et *Scholia in Nicandri Theriaka*, 484 c.
30. Antoninus Liberalis, *Métamorphoses*, XXIV, éd. et trad. M. Papatomopoulos, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1968, p. 42.
31. *Hymne homérique à Déméter*, v. 101-102.
32. Ovide, *Métamorphoses*, V, v. 446-461, éd. et trad. G. Lafaye, tirage revu et corrigé par H. Le Bonniec, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1995., t. 1, p. 140.
33. Ovide, *Métamorphoses*, VI, v. 144.
34. Pour le domaine grec, voir Nicole Loraux, *Les Expériences de Tirésias. Le féminin et l'homme grec*, Paris, Gallimard, 1989.
35. Luc Brisson a consacré une étude approfondie à ce texte dans *Le Mythe de Tirésias. Essai d'analyse structurale*, Leyde, Brill, 1976, pp. 78-111. Il en a repris les conclusions dans *Le Sexe incertain. Androgynie et hermaphrodisme dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, Les Belles Lettres, « Vérité des mythes », 1997, pp. 103-127. Les références ultérieures renvoient au premier de ces deux ouvrages.
36. Le mot figure, entre autres, chez Hérodote (II, 67). La courte fable d'Ésope intitulée « Le serpent, la belette et les souris » (*Aesopica*, éd. B.E. Perry, Urbana, The University Of Illinois Press, 1952, t. 1, p. 398, n°197) témoigne, elle aussi des rapports de similitude et d'antagonisme qui caractérisent les *ejrpetav*.
37. Luc Brisson (*op. cit.*, p. 107, note 73) rappelle qu'en ancien français *mygale* est encore le nom de la musaraigne (W. von Wartburg, *Französiches etymologisches Wörterbuch*, III, Bâle, 1969, p. 314). D'après le T.L.F. la première occurrence du mot pour désigner une espèce d'araignée se trouve chez Latreille, *Histoire naturelle générale et particulière des crustacés et des insectes*, 1802, t. 3, p. 49.
38. Voir Frédérique Biville, « Hybridations naturelles et linguistiques en zoonymie antique », *Les Zoonymes*, actes du colloque international, Nice, janvier 1997, éd. S. Mellet, Publications de la Faculté des Lettres de Nice, nouvelle série, n° 38, 1997, pp. 65 et 75.
39. Aristote, *Histoire des animaux*, VIII, §24, 604 b et Nicandre, *Thériaques.*, v. 815-816.
40. Pierre Chantraine (*Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Klincksieck, 1968., t. 1, p. 207) souligne que « la belette, et non le chat, était utilisée comme animal domestique pour chasser les souris ».
41. Ésope, *Fables*, trad. Daniel Loayza, Paris, Flammarion, GF, 1995, p. 83.
42. Élien, *Nature des animaux*, XV, 11, éd. et trad. anglaise A. F. Scholfield, Londres Heinemann, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, « The Loeb Classical Library », 1959, 3 vol., t. III, p. 226.
43. Antoninus Liberalis, *Métamorphoses*, XXIX, p. 49.
44. Ovide, *Métamorphoses*, IX, 306-313.
45. Ovide, *Fastes*, III, 257-258.
46. *Scholia in Nicandri Theriaka*, éd. cit., 484 a, p. 194.
47. Hésiode, *Théogonie*, v. 886-900. Sur ce mythe et, plus généralement, « l'envie de grossesse » chez l'homme grec, voir Nicole Loraux, *Les Expériences de Tirésias*, en particulier pp. 19-20.

48. Eloïse Mozzani, *Le Livre des superstitions. Mythes, croyances et légendes*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1995, p. 98. Voir aussi André Siganos, *Les Mythologies de l'insecte. Histoire d'une fascination*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985, pp. 52-53.
49. Selon Luc Brisson « musique et divination constituent non seulement chez Apollon, mais aussi dans toute la tradition grecque des domaines contigus ».
50. Callimaque, *Hymne V*, v. 75 sqq.
51. Ovide, *Métamorphoses*, III, v. 320 sqq
52. Pour une lecture du récit ovidien et une étude de sa postérité littéraire et artistique je me permets de renvoyer à S. Ballestra-Puech, *Métamorphoses d'Arachné. L'artiste en araignée dans la littérature occidentale*, Genève, Droz, « Histoire des idées et critique littéraire », parution prévue en 2006.
-

RÉSUMÉS

Bien que peu connues, les deux versions grecques du mythe d'Arachné, l'une rapportée dans une scholie des Thériaques de Nicandre, l'autre dans un poème alexandrin consacré à Tirésias que résume Eustathe de Thessalonique, révèlent, si on les confronte aux données ethnologiques recueillies dans le bassin méditerranéen, la proximité fantasmatique entre l'araignée, le lézard et la belette dans l'imaginaire gréco-latin. Ayant pour point commun de ramper sur le sol, ces animaux interviennent dans des récits de métamorphose sanctionnant une transgression liée à la sexualité et impliquant à ce titre les trois déesses rivales Athéna, Héra et Aphrodite.

Although they are less known than the Ovidian tale, two greek versions of Arachne's myth, respectively found in a gloss of Nicander's Theriaca and in an Alexandrian poem condensed by Eustathius of Thessalonica, indicate a fantasmatic proximity between spider, lizard and weasel that is confirmed by anthropological studies in Mediterranean superstitions. These creeping animals play a part in stories of metamorphoses punishing sexual transgressions and concerning the three rival goddesses Athena, Hera and Aphrodite.

INDEX

Mots-clés : Arachné, métamorphose, Nicandre, Ovide, Sostrate, Tirésias

AUTEUR

SYLVIE BALLESTRA-PUECH

Professeur de littérature comparée à Université de Nice